

L'ABBÉ PERDRIGEON

Tous les bourgeois ont entendu parler du Cardinal Donnet, mais qui a entendu parler de l'abbé Perdrigeon ? Apparemment, pas grand monde. Pour ma part, j'ai découvert par le plus grand des hasards l'existence de cet abbé, pourtant né à *Bourc*.

En effet, abonnée à une revue de généalogistes amateurs de Rhône-Alpes, je m'efforce de répondre aux lecteurs qui cherchent des ancêtres dans notre canton et ses environs. C'est alors qu'au printemps 2008, j'ai trouvé un mariage à Vanosc qu'une lectrice, madame Barbereux habitant dans l'Ain, cherchait depuis des années.

Après quelques échanges épistolaires et téléphoniques, madame Barbereux m'a appris que son mari descendait d'une sœur de l'abbé Perdrigeon. Comme je lui faisais part de mon étonnement, elle a eu la gentillesse de m'envoyer des renseignements et des photos concernant l'abbé :

Vie de l'abbé Perdrigeon



J. Baptiste Louis Clément PERDRIGEON

Jean-Baptiste, Louis, Clément Perdrigeon est né le 11 juin 1822 à Bourg-Argental, sixième enfant d'une fratrie de 10. Le père Jacques, menuisier, avait épousé Marie-Catherine Giraud le 24 novembre 1813 à Bourg-Argental. Jacques était le fils de Jean et de Catherine Géry. Marie-Catherine, la fille de Antoine et de Marie-Claudine Richard de St-Julien-Molin-Molette.

A Bourg-Argental, est installé le docteur Donnet. Les deux familles se lient d'amitié. Le fils aîné de la famille Donnet (Ferdinand 1793-1882), après des études au collège d'Annonay et au séminaire Saint-Irénée de Lyon est ordonné prêtre en 1819. Sa vie exemplaire le fit remarquer par Monseigneur Forbin-Janson, évêque de Nancy qui le fit nommer son coadjuteur avec future succession le 6 avril 1835.

Le 30 novembre 1836, Monseigneur Donnet est nommé archevêque de Bordeaux d'un commun accord entre Louis-Philippe, roi des Français et le pape Grégoire XVI, Mgr Donnet resta à Bordeaux jusqu'à son décès, soit près de cinquante ans. Son tombeau monumental occupe une partie de la nef centrale de la cathédrale Saint André. A son arrivée à Bordeaux, Mgr Donnet est accompagné de trois jeunes gens dont J.B Perdrigeon remarqué pour ses qualités d'esprit et de cœur. Celui qui deviendra l'abbé Perdrigeon fut aussitôt placé au petit séminaire de Bordeaux dirigé par l'abbé Lacombe. Ce séminaire comptait 360 élèves dont 31 en classe de rhétorique. En 1840, J.B Perdrigeon entrera au grand séminaire, parmi 27 élèves dont 19 deviendront prêtres.

A sa sortie du grand séminaire J.B est ordonné prêtre le 18 décembre 1847. Pendant ses études, il avait eu la possibilité d'assister à plusieurs reprises à des prônes prononcés par le Père Lacordaire, célèbre prédicateur.

De 1847 à 1855, l'abbé Perdrigeon exerce plusieurs vicariats en Gironde. Puis il est nommé curé de paroisse à Pompignac début 1855, Saint-Médard de Guizibres fin 1855, enfin à Vayres en septembre 1857.

Son installation a Vayres fut loin d'être facile. En effet, il y régnait alors un climat clé-ricosocial détestable. En effet, les habitants étaient divisés en trois clans :

- le clan du château, alors propriété archiépiscopale donc assujettie à la hiérarchie bordelaise

- le clan de l'abbé Lados (prédécesseur de J.B), anti-Donnet

- le clan municipal anticlérical.

Dès son installation, l'abbé Perdrigeon écrit au cardinal Donnet : » Le château est mis à l'index d'une partie de la population , le conseil municipal et le conseil de fabrique furent absents lors de ma cérémonie de réception ». Qui plus est, l'abbé trouve son ministère dans un triste état : « Cette magnifique église n'a pas d'accès direct au cimetière. Elle est entourée de masures en bois agencées par l'abbé Lados ». Mais dès le début 1858, amélioration : « Déjà l'église est dégagée des masures qui en obstruaient la vue. Les alentours en sont agrandis jusqu'au bord du presbytère ». Quelques mois plus tard, au cardinal Donnet : « J'ai pu faire acquérir par la commune de Vayres, le plus large et le plus saintement poétique des cimetières de votre beau diocèse » Enfin, l'abbé Perdrigeon arrive à faire dissoudre le conseil de fabrique si néfaste et à faire élire un autre favorable. De plus, un de ses amis, M. Amédée Gentillot est élu maire de Vayres.

Lorsqu'il arrive à Vayres, l'abbé Perdrigeon souffre déjà d'une atteinte de rhumatisme généralisé. La bataille engagée n'arrange pas son état de santé. Le Cardinal Donnet lui adresse son médecin personnel le Docteur Cloquet qui lui conseille de vivre dans une habitations saine et sans humidité. A plusieurs reprises l'abbé demande de l'aide au cardinal qui finira pas accepter son changement. L'abbé séjourne d'abord à Canejan (près de Bordeaux) où il reçoit les soins du Docteur Cloquet. Puis, il gagne le Gers et enfin en 1859 revient visiter sa famille à Bourg-Argental. De là, il s'engage comme aumônier dans l'armée d'Italie basée dans la région lyonnaise. Il sera nommé aumônier chef du quartier général du 1er corps d'armée. C'est à ce titre qu'il assiste à ces batailles hautement meurtrières que furent Magenta (10 000 morts pour les Autrichiens) et Solferino (17 000 morts chez les Français, 22 000 chez les Autrichiens). Les blessés ne mouraient pas bien entendu tout de suite et agonisaient des journées entières, souffrant atrocement de leurs blessures. L'abbé Perdrigeon, profondément humain, était bouleversé par toutes ces souffrances et c'est ce qui l'incita à continuer ses recherches sur des traitements propres à soulager les douleurs. C'est aussi sur ces champs de batailles que vint au suisse Henri Dunant l'idée de créer ce qui devint plus tard « La Croix Rouge »

En 1861, le diocèse de Beauvais fait appel à l'abbé Perdrigeon et le nomme curé de Versigny, petite commune de 450 habitants dans l'Oise, près de Senlis. Il y jouit de quelques loisirs qui lui permettent d'une part de procéder à d'importantes réparations avec l'aide de son vicaire l'abbé Lambert, et d'autre part de tirer profit de son ingénieux cerveau en créant une baratte et en cherchant des remèdes simples aux douleurs physiques de l'humanité souffrante. Il est indéniable que son expérience des champs de bataille n'a pu que favoriser son imagination mais peut-être avait-il aussi en arrière pensée l'envie de calmer ses propres douleurs rhumatismales.

Pour ses travaux, il reçoit à l'Exposition Universelle de Paris de 1867, une médaille d'or décernée par un jury international et est admis membre de l'Académie Nationale d'Agriculture avec remise d'un diplôme. Enfin en 1871, il reçoit la Légion d'honneur avec grade de chevalier, pour « SERVICES RENDUS à la France dans l'armée d'Italie en 1859-1860 » par décret du 07.02.1871 rendu sur le rapport du Ministère de la Guerre sous le numéro d'ordre des matricules n° 2382.

Curé de Versigny jusqu'au 27 avril 1873, mais toujours en mauvaise santé, il est muté à, sa demande, aumônier à la maison de retraite Chardon-Lagache située 1 place d'Auteuil (Paris XVIème).

Cette maison desservie par les sœurs de Saint Vincent de Paul avait été fondée en 1864 par M. et Mme Chardon-Lagache. Ce genre d'institution de bienfaisance était créée sous l'égide de Napoléon III pendant la période de son règne appelé « régime libéral » (1867-1870)

Le règlement permettait d'y recevoir seulement : des époux en ménage depuis au moins 5 ans, des veufs et veuves, des célibataires, tous âgés de plus de 60 ans et de condition modeste.

Profitant de certains loisirs, l'abbé finit de mettre au point : « sa petite pharmacie ». Il dépose un brevet de fabrication pour son CONTRE-COUPS au greffe du Tribunal de commerce Paris le 23 avril 1877 (soit 17 ans après la guerre d'Italie !). Il y ajoute, sans brevet :

l'unique vraie toile souveraine des anciens moines n° 685 du Codex I

les pilules sympathiques.

la poudre admirable de M. de Prognier

la mélissine sauve-vie, eau souveraine des anciens moines
diverses tisanes.



Tous ces remèdes constituant : « La petite pharmacie de l'Abbé Perdrigeon, chevalier de la Légion d'honneur ». Mais sa santé décline et il est terrassé en 1870 par une attaque d'apoplexie. A peine remis, il demande à l'archevêché d'être relevé de ses fonctions. Demande acceptée. C'est alors que mis au courant des difficultés que traverse l'abbé, le maire de Vayres, Amédée Gentillot, lui propose une maison dans son village pour la préparation de la petite pharmacie. L'abbé accepte

cette généreuse proposition et crée à Vayres ce qui par la suite est devenu un laboratoire de produits pharmaceutiques. Cependant n'étant ni médecin ni encore moins pharmacien, la loi l'oblige à s'associer à un pharmacien en titre. Un premier associé M. Boisseau, pharmacien à Libourne, tente frauduleusement de s'approprier de l'affaire. L'abbé lui fait un procès qu'il gagne devant le tribunal de Libourne en 1844. Un second associé fut M. Caillete, pharmacien aussi à Libourne, mais celui-ci décède en 1886. C'est à ce moment-là que lors d'une visite dans sa région natale, l'abbé rencontre à Vénissieux dans une famille amie de longue date, M. Léon Die-Lacour, pharmacien à Vénissieux depuis 1880. L'entente est vite faite et M. Lacour prend à Vayres la direction de « La Petite Pharmacie de l'abbé Perdrigeon »

Le 6 avril 1888, l'abbé Perdrigeon meurt d'un congestion cérébrale. Il est enterré selon ses volontés, à Vayres, à la fosse commune, sans inscription, juste une croix de bois plantée dans la terre. Léon Lacour continua à s'occuper de la petite pharmacie. Il fut élu maire de Vayres en 1922 et sa fille Elisabeth épousa en 1923 le Docteur Robert Pionneau (dont la famille était originaire de Cognac).

Le Docteur Pionneau en tant que médecin et pharmacien s'est occupé de la petite pharmacie. Léon Lacour meurt en 1928, à l'âge de 75 ans d'une crise cardiaque. La petite pharmacie devient alors « Le laboratoire du Docteur Pionneau ».

Le Docteur Pionneau dirigea le laboratoire jusqu'en 1976, date de son décès. Son fils aîné Henri, diplômé pharmacien à la Faculté de Bordeaux en 1948, eut à son tour deux fils Dominique et Hervé.

Le premier est devenu directeur de l'entreprise, le second, responsable des activités commerciales. C'est grâce à eux que madame Barbereux a eu tous les renseignements concernant l'abbé Perdrigeon, homme célèbre né à Bourg-Argental.

Didier Fleury qui va souvent aux archives départementales pour consulter les anciens cadastres, m'a permis de localiser la maison natale de l'abbé Perdrigeon, au 10 de la rue Docteur Guyotat, appelé autrefois : quartier inférieur. Cette maison appartient aujourd'hui à Marius Girodet. Au fond de la cour se trouve encore un petit bâtiment qui devait être l'atelier de menuiserie de Jacques Perdrigeon.



Maison natale de L'Abbé PERDRIGEON

Pour la petite histoire, d'après madame Barbereux, Victoire Perdrigeon, ancêtre de son mari et sœur de l'abbé, épousa Jean-Marie Morel, bon vivant notoire. Le couple avait acheté, en 1881, l'hôtel de France qui revint, par succession, à leur fille Louise Catherine mariée avec Alphonse Henri Gabriel Courbon. Selon un document, après le décès de M. Courbon survenu le 30 novembre 1896, sa femme aurait vendu l'hôtel pour 26000 francs or. Cette somme fut investie dans les actions du Transibérien. Louise devait tout perdre puisque cet argent a été absorbé par la révolution bolchévique. De l'héritage de son arrière grand père M. Barbereux a eu, seulement, 8 couverts en argent (4 fourchettes, 4 cuillères) gravés H C (Henri Courbon) et un tampon à cacheter les lettres à la cire.

Je termine par une remarque personnelle : je suis surprise de constater qu'aucune rue, aucun édifice public ne rappelle l'existence de l'abbé Perdrigeon. Aurait-il été considéré



**Tombe de la Famille PERDRIGEON
au cimetière de Bg-Argental**

par ses concitoyens comme un charlatan ? Comme il avait quitté la région, est-il tout simplement tombé dans l'oubli ? Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse car s'il avait vraiment été un charlatan, sa petite pharmacie n'existerait pas encore de nos jours.

C'est bien connu : nul n'est prophète en son pays ...

Marie-France Quiblier